

## Espace ouvert, lieu fermé

Paul Savoie

---

Number 136, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40996ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

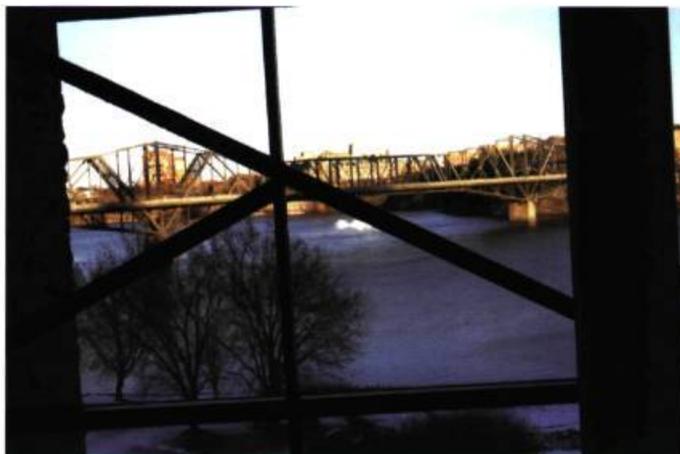
---

**Cite this article**

Savoie, P. (2007). Espace ouvert, lieu fermé. *Liaison*, (136), 6–8.

# Espace ouvert, lieu fermé

PAUL SAVOIE



DEPUIS MA TENDRE JEUNESSE, on me répète que je fais partie d'une culture menacée de disparition. Lorsque j'étais adolescent, dans mes cours d'histoire, au collège, on me récitait sans cesse la rengaine des droits lésés, la litanie des injustices. On me dressait le portrait d'un peuple acculé au mur, ayant à se défendre contre des menaces venant de toutes parts. J'ai entendu mille fois parler des affres de l'assimilation, de la baisse de la population utilisant de façon active le français comme langue de communication.

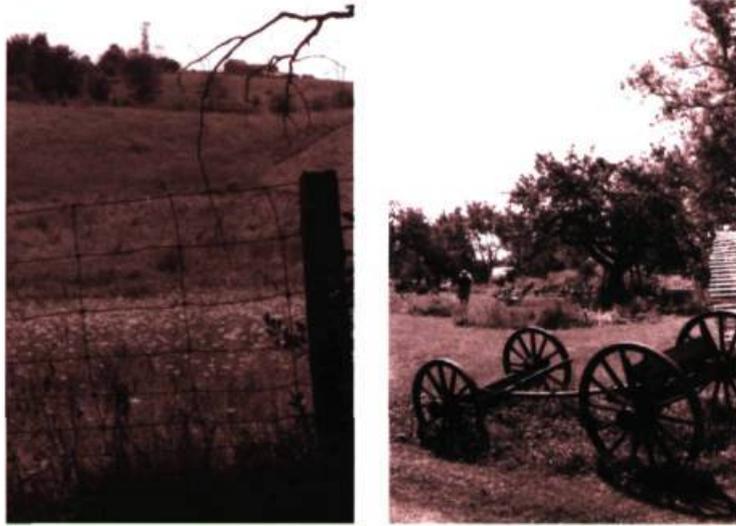
Comme c'est difficile de se voir rétrécir, un peu comme les anorexiques qui voient, de jour en jour, d'heure en heure, leur corps s'effacer, comme si quelqu'un traçait leur forme sur une feuille d'ardoise et risquait, d'un geste sec de la main, de tout faire disparaître!

J'ai habité presque toute ma vie soit dans les milieux dits minoritaires, soit dans les villes où j'ai fait partie de la soi-disant communauté minoritaire de ce pays. Avec cette notion de danger et d'invasion dans le sang, j'ai grandi dans une ville qui formait une enceinte, qui se protégeait contre tous les enlacements. Saint-Boniface, située « de l'autre côté de la rivière » a, à une certaine époque, servi de ligne de démarcation entre ce qui avait été planté comme racine linguistique et culturelle, et l'œil guetteur, posé sur nous à partir de l'autre rive, cherchant, par une espèce de mécanisme d'ingurgitation habile, à nous avaler tout rond. Historiquement, donc, ce lieu où j'ai vu le jour a revêtu une grande valeur non seulement symbolique mais aussi morale pour beaucoup de francophones éparpillés sur le vaste territoire de l'Ouest, ce qui explique pourquoi ils venaient s'installer à Saint-Boniface, soit pour étudier ou pour s'insérer dans le centre d'activités culturelles de ce milieu. On y trouvait surtout des gens venus de la Saskatchewan, de l'Alberta et, de temps en temps, d'un des coins de la Colombie-Britannique. Saint-Boniface, lieu fermé, intercalé dans les zones multiethniques d'une ville (Winnipeg) située dans l'espace ouvert des plaines et du grand

territoire peu habité du Canada, a pu jadis servir de modèle de survivance et de territorialisation d'un peuple par l'intérieur. Car, pendant quelques siècles, dans toutes les provinces canadiennes sauf le Québec, c'est à partir d'un sens profond du territoire aux limites bien délimitées, qu'un des peuples dits fondateurs a pu se forger une histoire et se donner un sens d'appartenance.

C'est donc avec l'habitude des grands espaces ouverts que j'ai grandi, marqué également par un sens profond des limites et des dangers. Le monde qui est le mien, c'est un territoire assez bien défini à l'intérieur d'un territoire encore plus vaste mais flou, capable de se redéfinir sans cesse. Car même si on nous chantait que, comme Canadiens français, nous avons certains droits et privilèges et que nous faisons partie intégrante de l'histoire canadienne (une histoire qui s'enseignait de façon différente selon le milieu d'origine et de l'histoire particulière de tel ou tel peuple), nous avons de moins en moins confiance en nos propres moyens de résistance et de survie. Tout d'abord, il y a eu les grandes migrations vers l'intérieur de l'enceinte. Saint-Boniface, constituant un milieu plus pauvre que la majorité des quartiers de Winnipeg, devenait peu à peu un lieu d'aimantation pour ceux qui cherchaient des habitations à prix modiques. Et puis cette petite ville se trouvait à quelques pas du centre-ville de Winnipeg, ce qui constituait une autre forme d'attraction sur cet échiquier manitobain qui s'urbanisait de plus en plus.

Ensuite, après Woodstock, le monde s'est libéralisé. L'Église, même dans les milieux canadiens-français où le dogme des familles abondantes avait toujours primé – et ce depuis la colonisation du pays – qui encourageait les communautés à se peupler de l'intérieur, offrant ainsi une certaine protection contre le nivellement par le nombre, a commencé à perdre son emprise sur les jeunes. Tout s'est enchaîné. Les familles sont devenues de plus en plus petites. Les politiques d'immigration avaient depuis long-



temps cessé de favoriser l'arrivée de gens venus de pays francophones, ce qui au moins permettait un repeuplement à partir de l'extérieur. Les jeunes ne pensaient pas du tout à se perpétuer. Ils s'intéressaient plutôt à toutes sortes de possibilités nouvelles, se frayaient un chemin vers d'autres territoires, adoptaient d'autres valeurs que celles qu'on leur avait inculquées. C'était le début d'un glissement sans doute irréversible.

Le territoire réel, celui qui se constitue à partir de ce qui se vit, se crée, se manifeste au jour le jour, a donc commencé à rétrécir et ce, de façon inéluctable. On a eu beau crier gare, organiser des ralliements, prêcher les bienfaits de la « cause », tenter de rappeler aux jeunes l'amour et le désir de la culture traditionnelle. Les nouvelles formes d'envahissement – technologies, musique pop et rock, médias – ont suivi leur cours et ont réussi à réduire encore plus l'espace vital, le lieu qui définit véritablement un peuple et qui sert d'indicateur, autant sur ses possibilités de survie que sur la probabilité de disparaître.

Et de nos jours, qu'en est-il? J'ai été frappé par le fait que l'endroit ciblé par le grand ouragan Katrina ait été la Nouvelle-Orléans. Évidemment, une tempête n'a pas une volonté précise. Elle suit certains courants, change de forme à mesure que les éléments s'en mêlent. Elle n'a pas visé d'avance cette population. Mais il est intéressant de constater jusqu'à quel point ce sont les pauvres et les démunis qui ont été les plus affectés, qui ont tout perdu. La même chose s'est produite en Indonésie, lors du tsunami. C'est comme si les populations les plus fragiles à l'intérieur de la hiérarchie sociale sont souvent les plus menacées par la nature elle-même. Il n'y a pas là de complot ni de pensée machiavélique, seulement une sorte de concordance entre les cataclysmes qui sévissent dans la nature et ceux qui opèrent à l'intérieur des différentes infrastructures sociétales. Pour revenir à la Nouvelle-Orléans, ce qui m'a frappé, c'est qu'un des derniers bastions de la présence francophone aux

États-Unis ait été ciblé par cette tempête. On dirait que, comme pour les espèces en voie de disparition, la plupart des peuples et des regroupements linguistiques sont voués à la disparition, soit de l'intérieur ou de l'extérieur. Lorsque je vivais à Saint-Boniface, au Manitoba, j'étais frappé par le fait que, de mon côté de la rivière, où vivaient les francophones, les maisons étaient en général plus petites, plus rudimentaires que celles de l'autre côté. Et, chose surprenante, la rivière Rouge, très féroce, faisait des ravages de mon côté, grignotait la rive à tel point qu'à un niveau symbolique en tout cas, la terre francophone était en quelque sorte plus menacée par les forces mêmes de la nature que celle des anglophones.

Dans le monde contemporain, la langue française semble subir le même sort que la plupart des langues et des cultures de la planète. Un nombre incalculable de langues s'éteignent chaque année. Si la tendance se maintient, il n'existera plus, dans un siècle ou deux, que quelques langues parlées: sans aucun doute le chinois, probablement l'espagnol et, bien sûr, l'anglais. Et puis une douzaine d'autres langues.

Pour ce qui est du français, au début du XX<sup>e</sup> siècle, environ 12% des habitants de la planète le pratiquaient, en partie à cause de l'expansionnisme antérieur de la France et de la fascination qu'avaient pour le français certains pays comme la Russie et les États-Unis. Mais, par la suite, sauf dans les pays où le français s'était solidement ancré, on a petit à petit délaissé cette langue. De nos jours, le français est parlé par seulement 2% des habitants de la planète.

En ce qui concerne mon propre territoire, j'ai vu l'espace vital des francophones s'amenuiser de façon marquée. Lorsque j'étais jeune, il existait plusieurs communautés au Manitoba où on parlait presque exclusivement le français. Mais, petit à petit, les gens ont cessé de parler cette langue dite maternelle et ont commencé à s'en servir partiel-



lement, seulement en cas de nécessité ou pour des raisons de folklore, ou l'ont tout simplement délaissée. Dès lors, le territoire canadien-français (je parle de celui qui est le mien et qui existe à l'extérieur des frontières du Québec), assujéti à des forces historiques, politiques et sociales qui ne pardonnent pas, a été sérieusement amoché.

Puis, dans les années 70, avec les grands changements sociétaux au Québec, le territoire s'est encore aminci. Pour des raisons que je ne comprendrai jamais, le Québec a décidé de faire fi des territoires extérieurs et a mené une lutte acharnée de survivance de la langue et de la culture – louable à plusieurs points de vue – et a resserré ce qu'il a perçu comme sa propre aire vitale, avec les résultats que l'on connaît. Le Québec a maintenant son propre territoire, bien délimité, bien cerné. Mais il existe un sérieux dérapage entre les communautés canadiennes-françaises et ce nouveau territoire – loin d'être entièrement habité puisque les luttes pour son autodétermination se poursuivent là comme ailleurs et la question des limites et des formes de ce nouveau territoire demeure très épineuse.

Qu'advient-il des autres francophonies? Dans les grands réaménagements urbains ou sociaux, on se préoccupe peu de leur présence. Il paraît qu'au cours des dernières années, la basse-ville d'Ottawa a subi de sérieuses transformations et risque de perdre son cachet francophone. On pourrait dire que la même chose s'est produite dans tous les milieux canadiens-français du pays, même à Moncton ou à Saint-Boniface, qui maintiennent leur caractère francophone surtout à l'intérieur de la zone habitée, par la force, le courage et la persévérance des gens qui continuent d'affirmer leur culture et créent, par toutes sortes de moyens, leur espace vital, ou se contentent de le revendiquer. Combien de temps une aire vitale peut-elle exister sans un territoire bien ancré? Puisque les Canadiens français ne cultivent pas la coopération entre ses dif-

férents peuples et regroupements, quelle sorte d'unité va lui servir d'arme et de bouclier? Ma mère disait toujours, en parlant des francophones de l'Ouest, que les « Canayens » « aiment se manger la laine sur le dos ». C'est une expression terrible et déconcertante. Cela signifierait qu'il existe et existera toujours un ennemi, bien installé à l'intérieur de l'enceinte, qu'on ne saurait mettre à la porte une fois pour toutes.

Les territoires canadiens-français se font donc miner de toutes parts.

Franchement, je n'ai pas le goût de disparaître. Je suis réaliste et je sais fort bien que mon territoire ne s'étendra pas, qu'il est voué à un rétrécissement progressif. Comme Canadien français, je dois donc m'arranger avec mes propres limites et jongler avec les nombreuses forces historiques, politiques et sociales qui jouent contre moi. Qui va me protéger, moi et les miens, contre l'enlèvement? En posant cette question, je sais très bien que la responsabilité revient en partie à tous ceux et celles pour qui le sens du territoire demeure important. Mais, pour croire à la force de l'enceinte et aux possibilités toujours réelles de la territorialisation par l'intérieur, il faut continuer à entendre les voix multiples de ce peuple – le mien – qui refuse de plier l'échine. Il faut que le pays se territorialise à partir de l'extérieur aussi. D'une certaine façon, il faut perfectionner l'art de fermer le territoire de l'intérieur et de l'ouvrir de l'extérieur. Devenir une espèce d'amphibie et vivre dans plusieurs éléments à la fois. Ce n'est pas une chose facile, surtout quand le monde extérieur nous sollicite de toutes parts. Surtout quand le monde lui-même se fait assaillir, rapetisse, se fait envahir par des ouvertures sans cesse grandissantes, comme des portes béantes qui gobent tout.

Mais je le répète et je le jure: je n'ai pas du tout l'intention de disparaître. Par conviction. Par foi. Par entêtement. Par simple volonté d'être. ■